

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Correspondance active de Jean-Baptiste André Godin](#)[Collection Godin](#)[Registre de copies de lettres envoyées](#)[CNAM FG 15 \(25\)](#)[Item](#)[Jean-Baptiste André Godin à Marie Howland, 21 décembre 1885](#)

Jean-Baptiste André Godin à Marie Howland, 21 décembre 1885

Auteur·e : Godin, Jean-Baptiste André (1817-1888)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Informations sur le document source

Cote FG 15 (25)

Collation 6 p. (242r, 243r, 244r, 245v, 246r, 247r)

Nature du document Copie à la presse d'un manuscrit

Lieu de conservation Bibliothèque centrale du Conservatoire national des arts et métiers, Paris

Citer cette page

Godin, Jean-Baptiste André (1817-1888), Jean-Baptiste André Godin à Marie Howland, 21 décembre 1885, Équipe du projet FamiliLettres (Famelistère de Guise - CNAM) & Projet EMAN (UMR Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle) consulté le 14/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Famililettres/items/show/51917>

Copier

Informations sur l'édition numérique

Éditeur Équipe du projet FamiliLettres (Famelistère de Guise - CNAM) & Projet EMAN (UMR Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle)

Présentation

Auteur·e [Godin, Jean-Baptiste André \(1817-1888\)](#)

Date de rédaction [21 décembre 1885](#)

Lieu de rédaction Guise (Aisne) - Famelistère

Destinataire [Howland, Marie \(1836-1921\)](#)

Lieu de destination Hammonton (New Jersey, États-Unis)

Description

Résumé Marie Howland a écrit le 8 décembre à Marie Moret pour demander à Godin de rédiger une lettre sur le projet de colonisation de Sinaloa destinée à être publiée dans son journal. Il la prévient que sa lettre n'est pas faite pour être publiée. Il lui rappelle que dans sa réponse du 18 mai 1885, Marie Moret lui avait déjà fait part de son avis sur son projet de colonie, qu'il juge voué « à un avortement pire que celui dont Considérant nous a donné le spectacle au Texas ». Godin lui présente les difficultés de cette entreprise, qu'il compare à celle de la colonisation du Texas, et il la dissuade de la mettre en œuvre. À propos de *Solutions sociales* : il lui confirme qu'il a offert 1 000 F à Lovell pour l'édition américaine, que Lovell a accepté, mais qu'il ne lui a pas envoyé les corrections à faire au texte, la voyant absorbé dans son projet de colonisation. Dans le post-scriptum, il lui signale qu'il a envoyé un numéro du *Devoir* à monsieur Alden de New York.

Notes La lettre de Marie Moret à Marie Howland du 18 mai 1885, à laquelle Godin fait référence, est copiée sur les folios 454r à 457v du registre FG 41 (1) de la correspondance active de Marie Moret.

Mots-clés

[Communautés](#), [Édition](#)

Personnes citées

- [Alden \[monsieur\]](#)
- [Colonie coopérative de Topolobampo](#)
- [Colonie de La Réunion \(Texas\)](#)
- [Lovell, John Wurtele \(1851-1932\)](#)
- [Moret, Marie \(1840-1908\)](#)

Œuvres citées

- [Godin \(Jean-Baptiste André\), *Solutions sociales*, Paris, A. Le Chevalier, 1871.](#)
- [Le Devoir, Guise, 1878-1906.](#)
- [The credit foncier of Sinaloa, Topolobampo, Sinaloa, 1885-.](#)

Lieux cités

- [New York \(New York, États-Unis\)](#)
- [Sinaloa \(Mexique\)](#)
- [Texas \(États-Unis\)](#)

Notice créée par [Pauline Péliissier](#) Notice créée le 14/06/2024 Dernière modification le 27/09/2024

Ma chère amie,

En écrivant, le 4 de ce mois, à mon amie Marie Moret, vous me mettez en demeure de vous écrire au sujet de vos projets de colonisation à Sinaloa et de façon à ce que vous puissiez imprimer ma lettre dans votre journal.

La présente, j'ai le regret de vous le dire, n'est pas du tout faite pour être imprimée et vous allez en juger vous-même.

Dans sa lettre du 14 mai dernier, mon amie vous a déjà exprimé mon sentiment sur vos projets de colonisation, vous comprendrez donc combien il m'en coûte d'être obligé de vous écrire lorsque je me sens dans l'impossibilité de vous donner le moindre encouragement pour une entreprise dont le point de départ et les éléments me paraissent devoir conduire à un avortement pire que celui dont Considérant nous a donné le spectacle au Girard.

M. Marie Howland

Vous paraissiez ne pas vous rendre compte, ma chère amie, de l'intervalle considérable qui sépare la conception fantaisiste d'une entreprise, imaginée dans le cabinet, des difficultés de la réalisation. Votre projet ne repose que sur des données forcément incertaines, sur de simples espérances, puisque vous ne possédez pas même encore de terrains pour votre base d'opérations. Aucun ingénieur, aucun architecte n'a donc pu visiter les lieux, ni étudier les moyens de mise en œuvre. Ce n'est pas ainsi qu'on peut fonder quelque chose.

Vous faites des projets de ville grandiose, vous imaginez des chemins de fer, des palais construits, des théâtres, des écoles, des salles de réunion, des concerts, la vie agréable et facile sous tous ses aspects, quand, en réalité, il vous faudra, pendant dix ans, au moins, dans l'isolement où vous projetez de vous placer, vous contenter de la vie sauvage, ou tout au moins de la vie la plus rustique et la plus laborieuse qu'il soit possible d'imaginer. Ce ne sera qu'après de longs efforts que votre colonie pourra trouver un peu

de bien être, et encore à la condition que vous ayez pour la conduire les hommes les plus capables.

Mais comment auriez-vous ces hommes, tant que vos projets ne reposeront pas sur des données positives ? Les hommes vraiment pratiques et à la fois soucieux de la destinée de ceux qu'ils enrôlent dans leurs entreprises ne s'attacheront pas à une conception sans base sérieuse.

Vous avez englouti environ deux millions au Texas sur des données plus précises et des études plus avancées que les nôtres. Je croyais aller réaliser là le Familistère et c'est seulement en France au milieu des ressources de la vie civilisée que j'ai pu le faire. Ne perdez pas de vue cet enseignement. Pour des gens qui vivent la vie agréable comme sont la plupart de vos souscripteurs auxquels vous parlez d'un idéal impossible, ce n'est pas au désert qu'il faut aller. Il faut, au contraire, le contact de la vie civilisée et toutes ses ressources pour le réaliser. C'est encore là qu'on peut le mieux et le plus facilement édifier les grandes choses. Dans un pays neuf,

on ne peut faire que des choses rudimentaires, au niveau des ressources du milieu.

Vous parlez de partir au printemps prochain. Que ferez-vous à Sinaloa ? Comment vivrez-vous ? Où logerez-vous ? Pour les débuts d'une telle entreprise, si elle revêtait un caractère sensé, il faudrait toute une armée de spécialistes : architectes, maçons, serruriers, charpentiers pour construire des maisons ; il faudrait avoir organisé, à l'avance, des convois de vivres arrivant sur des lieux en temps convenable ; et ce serait seulement quand les habitations et les exploitations agricoles seraient établies que vous pourriez y aller. Autrement, vous allez courir à des privations cruelles pour lesquelles vous n'êtes pas faite et vous serez exploitée par les intrigants et les aventuriers qui se mettront à votre suite. Voilà quel sera le résultat d'une propagande aussi peu mesurée que celle faite pour les plans de M. Owen.

Cette lettre, ma chère amie, ne va pas du tout remplir votre attente ; elle vous peindra, si elle porte atteinte à vos illusions ; mais je me féliciterais

néanmoins de vous l'avoir adressée, si elle pourrait ^{vous} déterminer à ne pas donner suite à des projets que je considère comme le point de départ des plus cruelles déceptions et des plus grands malheurs pour vous.

Vous sentirez, j'en suis convaincu, que ma sympathie pour vous est le seul mobile de cette lettre que j'aurais bien préféré n'avoir pas à vous écrire.

Vous comprendrez aussi, maintenant, les motifs de l'absolue réserve du "Devoir" à l'égard de votre entreprise et de votre journal. Cette réserve ne pourra cesser que le jour où les faits m'auront prouvé que le Crédit foncier de Sinaloa entré dans la voie de la réalisation pratique, est une œuvre vitale et réellement digne de l'attention des penseurs. En attendant, je ne puis que m'abstenir de la juger publiquement, aussi, je le répète, cette lettre n'est pas faite pour être publiée.

Un mot maintenant, ma chère amie, concernant solutions sociales. J'ai offert, comme vous le savez, deux mille francs d'indemnités à M. Lowell

somme que je lui paierais en recevant un premier exemplaire de l'édition projetée. M. Lowell m'a répondu qu'il acceptait en se réservant toutefois de me rembourser cette somme, si la vente du livre devenait fructueuse pour lui.

S'il en était ainsi, je lui ferais savoir que ce n'est pas à moi qu'il aurait à rembourser, mais à vous compter la somme à vous-même.

Je ne sais quelle suite sera donnée à ce projet d'édition. En vous voyant aussi absorbée dans votre entreprise de colonisation, je ne me suis pas préparé à vous envoyer les corrections à faire à *Solutions sociales*, croyant que ~~le temps~~ ce serait du temps perdu pour moi, parce que vous devez être dans l'impossibilité de vous occuper de mon livre.

Agnez, ma chère amie, pour vous et M. Howland, les meilleurs sentiments de Marie et l'assurance de mon amitié.

Goodrich

Le Service que vous demandez pour M. Allen, de New York, part aujourd'hui.